

Creation no. 2 : Je suis dans l'autocar, I. Chicoutimi–Québec

Françoise Chambefort

▶ **To cite this version:**

Françoise Chambefort. Creation no. 2 : Je suis dans l'autocar, I. Chicoutimi–Québec. Hybrid. Revue des arts et médiations humaines, 2016, Cultures numériques : alternatives, 3, 10.4000/hybrid.1026 . hal-02480600

HAL Id: hal-02480600

https://univ-fcomte.hal.science/hal-02480600

Submitted on 16 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

hybrid
revue des arts et médiations humaines
Journal of Arts and Human Mediations

Revue *Hybrid*, n° 3

« Cultures numériques : alternatives »

Création n° 2

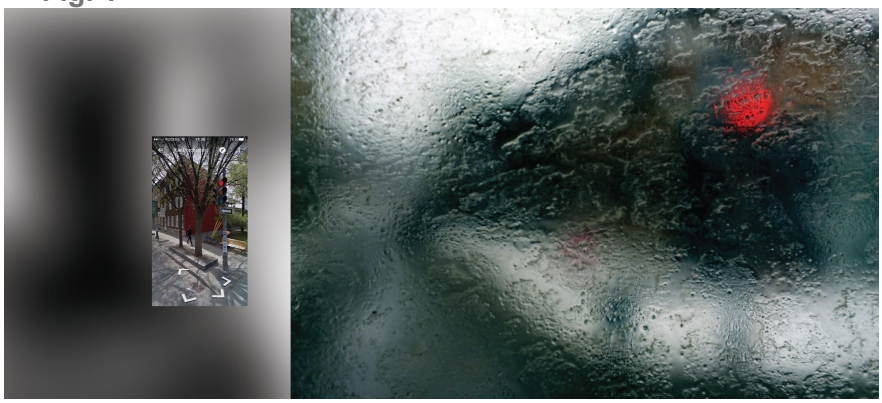
Je suis dans l'autocar, I. Chicoutimi–Québec

Françoise Chambefort

Mise à jour : 01 décembre 2016

Texte intégral (format PDF)

Fig. 1



Je suis dans l'autocar, I. Chicoutimi-Québec (capture d'écran 1).

http://fchambef.fr/je_suis_dans_l_autocar.mp4

Je suis dans l'autocar, I. Chicoutimi–Québec est le premier opus d'une série de vidéos qui questionne notre perception de l'espace dans un monde où les technologies numériques sont omniprésentes au quotidien. Le concept d'hétérotopie proposé par Foucault[1] a été à la source de ce travail.

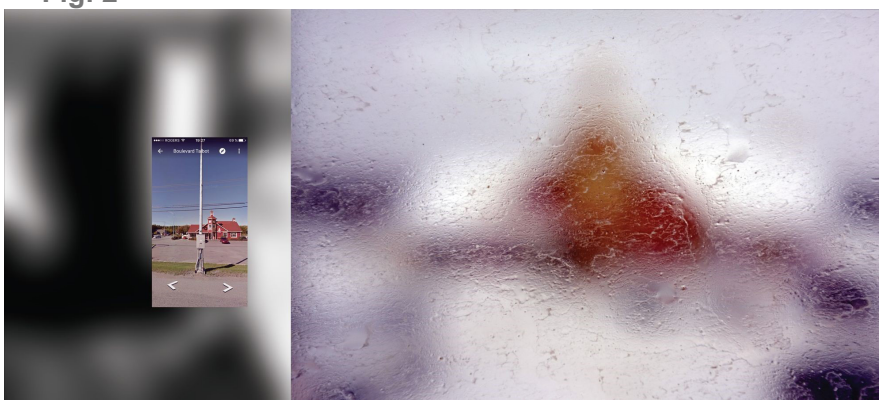
1 Michel Foucault, « Des espaces autres » (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), *Architecture, Mouvement, Continuité*, n° 5, octobre 1984, p. 46-49.

Quand j'ai pris l'autobus en débarquant au Québec pour la première fois, je m'attendais à voir des paysages fantastiques à travers la vitre tout au long du chemin. Mais les vitres étaient recouvertes d'une épaisse couche de crasse, de projections de neige sale séchée, et je ne voyais absolument rien au travers.

J'étais dans l'autocar comme dans une capsule géante lancée à vive allure sur une voie vaguement visible à l'avant, au-delà des essuie-glace du pare-brise. Enfermée dans une sorte de tube opaque qui se déplaçait dans l'espace.

Et si l'espace extérieur était invisible à travers la vitre, paradoxalement, il était totalement accessible grâce au Wi-Fi et à Google Street View. Je pouvais voir ce qu'il y avait à travers la vitre en me géolocalisant et en affichant sur mon iPhone la vue du monde extérieur.

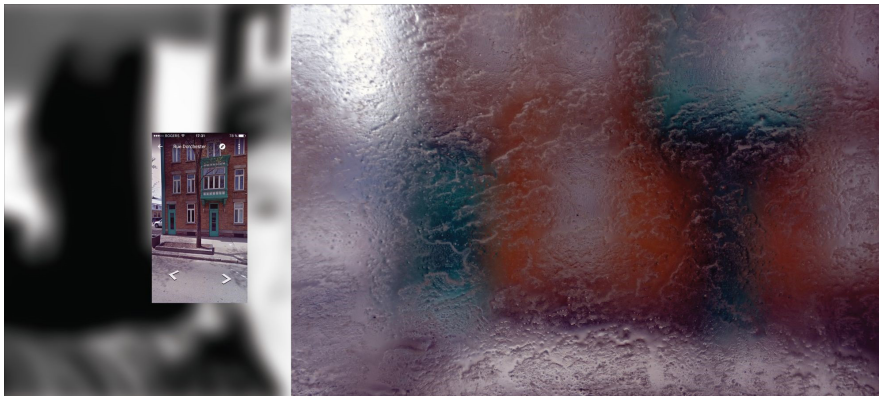
Fig. 2



Je suis dans l'autocar, I. Chicoutimi–Québec (capture d'écran 2).

Je suis dans l'autocar est une composition d'images animées et de sons. Au premier plan à gauche, l'écran d'un iPhone affichant l'image d'un lieu sur Google Street View. À droite, une image difficile à définir au premier abord, un flou coloré recouvert de gouttelettes aux contours accentués. Cette deuxième image entretient avec la première un lien évident, dans les formes et les couleurs. Il s'agit du même lieu, photographié à travers la vitre de l'autocar, avec focus sur la surface encrassée. Cinq couples d'images se succèdent à l'écran selon un rythme irrégulier et haché rendant la perception difficile pour le spectateur. L'arrière-plan à gauche, en noir et blanc, est d'abord flou. Il révèle ensuite progressivement l'image du sujet, bras levé dans la position du selfie, ce « je » qui est dans l'autocar et dont le regard, sur l'iPhone et sur la vitre sale, forme le premier plan. Parallèlement à l'image, la musique se déploie selon son propre rythme, asynchrone. Elle a été composée à partir d'un enregistrement de pas sur la neige. La matérialité du voyage à pied contraste avec l'espace clos et artificiel de l'autocar. Comme l'image, le son est fragmenté : pulsations, sons sales, harmonies s'entrecroisent de façon complexe et de plus en plus brutale.

Fig. 3



Je suis dans l'autocar, I. Chicoutimi–Québec (capture d'écran 3).

Nous composons au quotidien avec cette fragmentation des perceptions, inhérente à l'hybridation de nos expériences sensibles. *Je suis dans l'autocar* révèle l'absurdité et la poésie de notre condition d'humain connecté. Les technologies numériques modifient notre appréhension du réel, ici de l'espace. Mais qu'est-ce qui est le plus réel ? ce qui s'affiche sur notre iPhone ? ce que nous voyons par la vitre ? l'image que nous demandons au capteur de notre appareil photo numérique pour attraper et rendre compte de ce que nous voyons ? de ce que nous ressentons ? Est-ce que l'image de la vitre sale aurait le même impact émotionnel si elle n'était confrontée à l'image si propre de Google Street View ? Par contraste, les technologies numériques nous amènent à porter une attention particulière à la matérialité imparfaite que nos sens peuvent saisir et à la chérir.

Fig. 4



Je suis dans l'autocar, I. Chicoutimi–Québec (capture d'écran 4).

Foucault définit l'expérience du miroir comme un intermédiaire entre utopie et hétérotopie :

> Dans le miroir, je me vois là où je ne suis pas, dans un espace irréel qui s'ouvre virtuellement derrière la surface, je suis là-bas, là où je ne suis pas, une sorte d'ombre qui me donne à moi-même ma propre visibilité, qui me permet de me regarder là où je suis absent – utopie du miroir[2].

De la même façon, sur mon iPhone, miroir du monde grâce à Google Street View, je vois l'espace qui m'entoure s'ouvrir virtuellement derrière la

2 Michel Foucault, « Des espaces autres » , *Empan*, n° 54, 2004/2, p. 15.

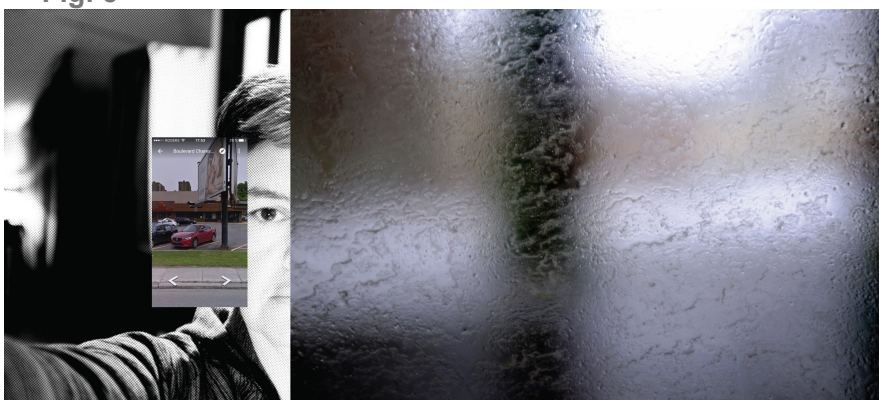
surface. Je peux y saisir ce que mes sens ne peuvent saisir dans le réel qui pourtant est bien là. L'objet technologique me donne à voir un espace idéal, une sorte d'essence du lieu, figé hors du temps, hors du présent que j'éprouve.

Foucault poursuit en montrant comment réel et irréel s'inversent dans l'hétérotopie du miroir :

> Mais c'est également une hétérotopie, dans la mesure où le miroir existe réellement, et où il a, sur la place que j'occupe, une sorte d'effet en retour ; c'est à partir du miroir que je me découvre absent à la place où je suis puisque je me vois là-bas. À partir de ce regard qui en quelque sorte se porte sur moi, du fond de cet espace virtuel qui est de l'autre côté de la glace, je reviens vers moi et je recommence à porter mes yeux vers moi-même et à me reconstituer là où je suis ; le miroir fonctionne comme une hétérotopie en ce sens qu'il rend cette place que j'occupe au moment où je me regarde dans la glace, à la fois absolument réelle, en liaison avec tout l'espace qui l'entoure, et absolument irréelle, puisqu'elle est obligée, pour être perçue, de passer par ce point virtuel qui est là-bas[3].

C'est à partir de l'écran de mon iPhone que je découvre la poésie de ce que mes sens appréhendent de l'espace réel. À partir de cette image de l'espace idéal, du fond de cet espace virtuel qui est de l'autre côté de l'écran, je recommence à porter mes yeux vers l'espace réel et à le reconstituer. J'y vois la matière, la contingence, ma faiblesse, qui pour être perçues sont peut-être obligées de passer par ce lieu virtuel qui est là-bas.

Fig. 5



Je suis dans l'autocar, I. Chicoutimi–Québec (capture d'écran 5).

3 Michel Foucault, « Des espaces autres » , *Empan*, n° 54, 2004/2, p. 15.